

# CAISNE : un village de tisserands

Christiane FAGOT

La recherche de ses ancêtres est surprenante et amène inévitablement à essayer, d'après les activités déclarées dans les registres paroissiaux, de retrouver la vie qu'ils menaient, laborieusement et discrètement pour la plupart. N'oublions pas que ces «petits», marchands, laboureurs, artisans, manouvriers, étaient la substance même, la chair vive de notre pays. Ce sont eux qui, par leur travail, leur courage, leur ténacité, ont créé nos villages.

On s'aperçoit bien vite de l'importance de la vie religieuse et des liens familiaux. La religion rythmait, par ses fêtes et ses offices nombreux, leur vie quotidienne et leur permettait quelques moments de repos. Pour ces ruraux, dont nous descendons pour la plupart d'entre nous, le travail de la terre était soumis à la nature des sols, au climat, au rythme des saisons. Il nécessitait une disponibilité totale à partir du printemps et beaucoup de main d'œuvre, pas forcément qualifiée, mais active. La transfor-

mation de certains produits cultivés se faisait durant les périodes de pluie ou de froid et toute la maisonnée y participait.

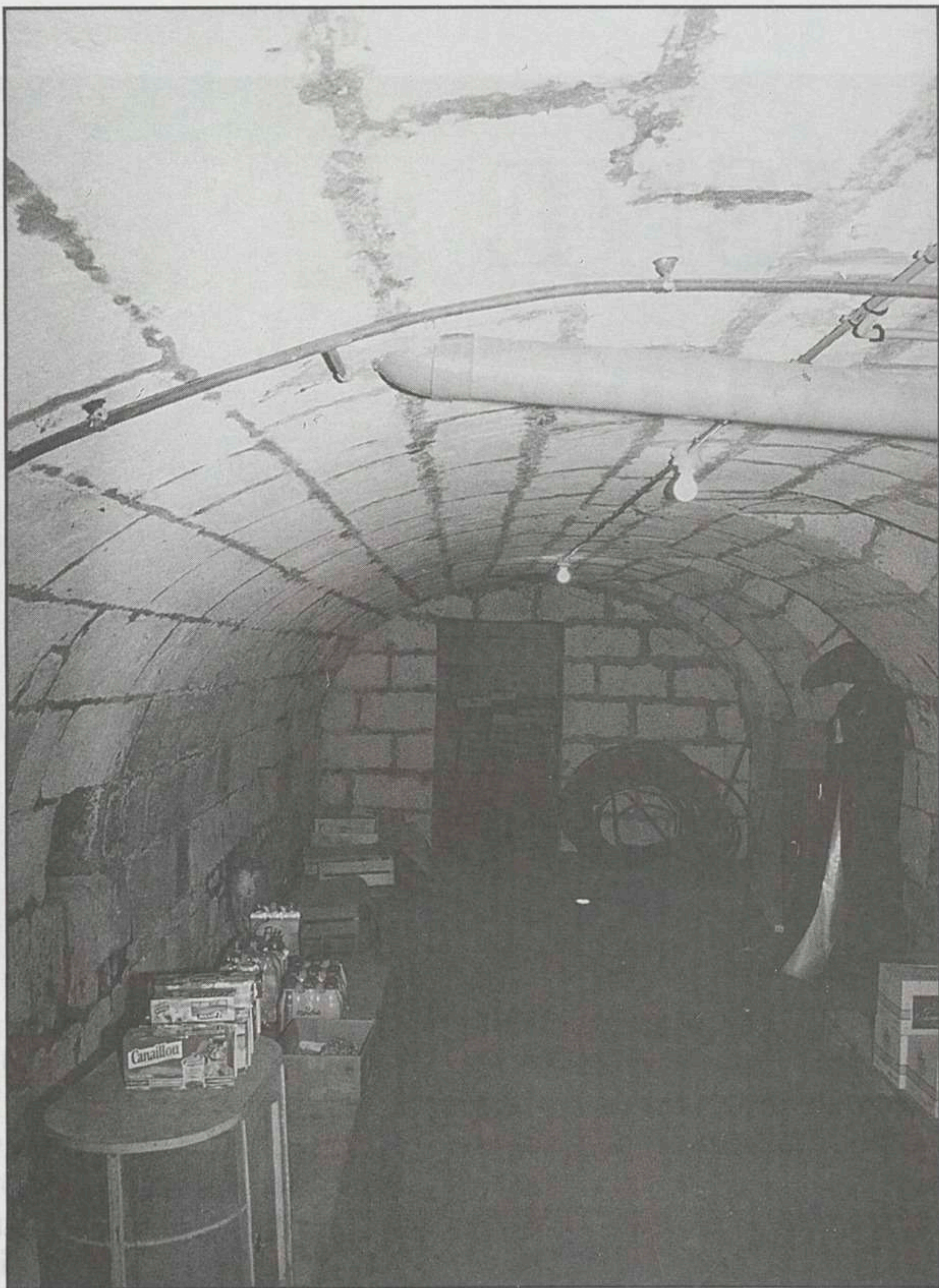
Les chefs de famille exerçaient souvent plusieurs activités. Ils pouvaient être aussi bien cabaretiers (c'est le cas de beaucoup de vigneron, de maîtres de relais de poste), barbiers, vendeurs d'habits, et bûcherons. Quand on remonte dans le temps les actes mentionnent rarement les professions du père, les liens familiaux possibles entre les parrain et marraine ainsi que ceux des témoins aux mariages et sépultures.

Lors des naissances, le choix des parrain et marraine n'était jamais anodin. Il se faisait à l'intérieur de la famille (aïeul, oncle, tante, cousin germain) ou se voulait précurseur de futures alliances. Car les fils de laboureurs épousaient des filles de laboureurs, les marchands des filles de marchands, etc... On se connaissait souvent depuis plusieurs générations.

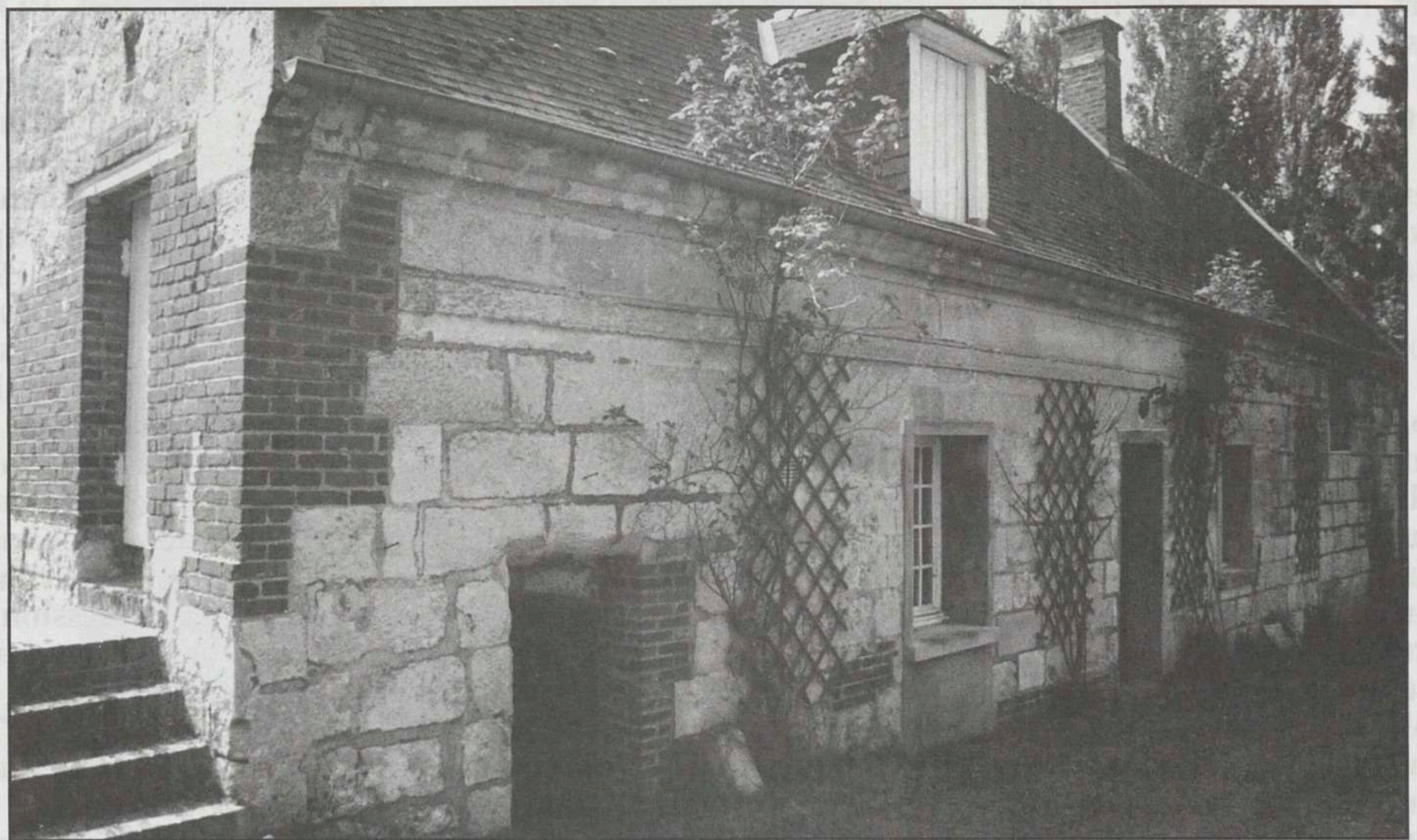
En étudiant une branche familiale qui se décline en LECUREUILLE, LECUREUX, LECURU, et qui n'est nullement roumaine ou hongroise, comme le voulait la légende familiale, mais typiquement picarde (nord-est du département de l'Oise et Aisne), j'eus la surprise de constater ancrée à Caisne pendant près de 200 ans. Peut-être plus, car les registres paroissiaux, bien que commençant en 1599, présentent une importante lacune de 1601 à 1672. En sus, ces ancêtres ont été *mulquini* de père en fils, c'est à dire tisserands de toiles de lin, sur trois générations et ont épousé des filles de chanvriers ou mulquini. Brusquement, vers 1830, on note un changement de profession et de village. La mulquinerie, profession inconnue de nos jours, semblant occuper une majorité d'habitants de ce village aux 17ème et 18ème siècles, je me suis mise en quête de ce passé.

Tout d'abord, présentons le village.





Cave de mulquinier



Maison de mulquinier



## LE VILLAGE DE CAISNE

Son nom vient de chêne en gallo-romain et se transforme dans le temps : *Caisne, Caines, Kaine, Quaisnes, Catena, Chaina* en 1205, *Cayna* en 1218. Il est situé sur la rive gauche de la rivière Oise, au sud-est de Noyon. Les villages les plus proches sont Cuts, Nampcel, Carlepont, Pontoise-lès-Noyon.

Le village proprement dit se compose de deux rues principales se croisant à angle droit. S'y rattachent trois hameaux :

- ° le *Hesdin* au nord
- ° le *Paradis*
- ° *Laigle*

Le sud du village est boisé. Le ruisseau de Bellefontaine le traverse : il prend naissance à Bellefontaine, près du bois de la Montagne, passe entre les bois de Caines et de L'Aigle, s'attarde dans quatre étangs, et se jette dans l'Oise au niveau de Pontoise-lès-Noyon.

Mais au fait qu'est-ce que BELLEFONTAINE ? C'est un charmant hameau situé à environ 2 km de Caisnes, dépendant déjà sous l'Ancien Régime de la paroisse Saint-Sulpice de Nampcel et qui, malgré le vent révolutionnaire, dépend toujours de cette commune. Il est situé dans un petit val au sud-est de Caisnes, construit dans la courbe d'un chemin empierré.

Actuellement, après passage de la guerre de 1914 qui a beaucoup ravagé la région, il est constitué par une dizaine de maisons basses, la plupart demeures d'anciens mulquiniers. Nous avons eu l'occasion d'en visiter une, que son propriétaire détient de la famille de son épouse.

On accède par quelques marches de pierres au rez-de-chaussée. La salle de travail du tisserand est située sous ce rez-de-chaussée surélevé et on y accède en façade et côté rue par une petite porte percée dans le mur. La hauteur de cette porte nous renseigne immédiatement

sur la taille de ses anciens habitants : elle ne devait pas dépasser 1,65m. Une autre entrée ménagée sur la largeur de la maison et de dimensions plus confortables débouche sur un vaste espace rectangulaire, de 6m sur 12m environ, éclairé sur la longueur par une série d'ouvertures scellées livrant la lumière du jour. En vis à vis, un mur pratiquement aveugle, percé curieusement de trois cavités à environ un mètre du sol. Le nombre de ces cavités nous indique qu'il y avait là trois métiers montés dans cette salle. Elles existaient dans toutes les caves de mulquiniers, que l'on peut encore trouver dans la région. On s'interroge sur leur fonction. Servaient-elles à déposer quelques outils, à y ancrer des bobines de fil ? La hauteur de la salle - près de 3m - est terminée par une voûte.

Cette maison, construite dans un pré ourlé sur un côté par le rû de Bellefontaine, devait constituer un lieu de travail idéal pour les tisserands, qui pouvaient transformer sur place les pieds de chanvre et de lin, de par la présence du rû et d'un petit étang contigu.

Existaient, sur le territoire de Caines, quatre moulins à eau. Le plus ancien, celui de la *Ville*, date de 1660. Deux autres sont d'anciens *tordoires* convertis en moulins à farine entre 1770 et 1779. Le quatrième a été construit en 1795. (Certains moulins à huile s'appelaient des *tordoires* : ils servaient à extraire l'huile des noix, noisettes, faines, oeillette, chènevis). Tout proche sur le territoire de Cuts existait un moulin à vent.

On y trouve deux carrières : la *Saint-Lucien* ouverte vers le milieu du 16ème siècle et la *Billard* qui date de 1770. La pierre extraite est une roche calcaire compacte, dont les premières couches sont tendres donc gélives. Les couches les plus profondes sont plus dures.

L'extraction s'effectuait à la mauvaise saison.

L'église a subi beaucoup de remaniements. Devant elle se trouve fiché en terre un bloc de grès tabulaire en saillie de près d'un mètre : le grès de Saint Lucien. Il porte l'empreinte du pied que l'apôtre du Beauvaisis aurait faite. Cette pierre était censée guérir les maux de dents, les rhumatismes et autres douleurs.

Il existait un château : en 1695, Robin l'Ecuru y était concierge. Ce renseignement est fourni par l'acte de baptême du 22.7.1695 de Jacques Lécuru, né de Jacques Lécuru et de Magdeleine la Ruelle de Caisnes, ayant pour parrain Robin l'Ecuru concierge au château de Caisnes, et pour marraine Catherine le Sur de Bellefontaine.

Louis Graves nous signale trois tumulus (ou tombelles) dans les bois au-dessus du village.

## LA POPULATION

Il est difficile de cerner Caines au 17ème siècle mais des relevés effectués par Graves au 18ème, d'après le dénombrement par généralités, puis par nos soins aux archives départementales dans les recensements administratifs, nous permettent de suivre l'évolution de la population sous l'Ancien Régime par le nombre de feux.

La connaissance de la nature des toitures des maisons est révélatrice du degré d'aisance de ses occupants. En effet, rares étaient les toits en ardoise, matériau peu courant dans la région et seulement accessible aux familles riches. On rencontrait en majorité des toits en chaume, en tuile, ou tuile et chaume. Cette dernière catégorie était typique pour les propriétaires voulant afficher leur aisance, mais pas trop, à cause du fisc : le versant sur la rue était en tuile tandis que le versant arrière était en chaume.



### Quelques chiffres significatifs

Années	Nbre habitants	Nbre maisons	Maisons couvertes en		
			ardoise	tuile	chaume
1720	380				
1790	541	131			
1806	740	190	2	18	170
1821	726				
1826	800				
1831	875	221	13	36	172
1836	839				
1841	834	245	37	61	147
1846	846	253	54	59	140
1851	780				
1856	749	222	99	53	70
1866	689	205	115	41	49
1872	630	202			
1876	534				
1881	467	166			
1886	451	161			
1891	393				

Si nous avons pu connaître le nombre d'habitants du village, il n'en a pas été de même pour celui des maisons et de leurs toitures, les recensements ne le mentionnant pas toujours.

1872 est la première année de recensement après la guerre de 1870.

En 170 ans, la population du village est revenue aux mêmes chiffres qu'en 1720.

Après un point culminant aux environs de 1831, la décroissance se dessine nettement partir de 1851.

Au vu du recensement de 1876, le responsable administratif nous livre ses réflexions. Voici ce qu'il écrit :

*Ceci est dû à plusieurs causes qui, en résumé, proviennent du manque de travail pour les raisons suivantes :*

*Autrefois Caisne était un pays uniquement occupé de tissage ; aujourd'hui c'est une industrie abandonnée complètement, de là l'immigration.*

*La culture qui ne comprend que 800 ha de terre de moyenne valeur n'occupe que fort peu de bras.*

*Quelques familles peuvent encore s'occuper du bois de Nampcel mais une grande partie de ce bois a été défoncée.*

*Caisne n'a aucune fabrique et celle qui est dans les environs étant trop éloignée, beaucoup de familles vont habiter dans un pays où le travail est assuré.*

Quelles étaient les ressources des familles aux 17<sup>ème</sup> et 18<sup>ème</sup> siècles ? Essayons de nous reporter à ces époques dans la Picardie en général.

### L'ACTIVITE TEXTILE EN PICARDIE

Nous ne traiterons pas de la draperie sayetterie, introduite fin 15<sup>ème</sup> siècle, laquelle à partir d'un mélange de fibres les plus diverses (soie, lin, chanvre, poils de chèvre ou de chameau, laine), produisait une grande variété d'étoffes : saies, satin, serge, ni de la bonneterie avec ses *bades-tamiers* (fabricants de bas d'estame c'est à dire de grosse laine). Toutes les grandes villes de Picardie fabriquaient des toiles de laine, de lin ou de chanvre

pour concurrencer celles des Flandres.

Quel que soit le matériau de base, le processus était le même. Des ruraux produisaient et préparaient la fibre. Elle était ensuite vendue soit à des filatiers soit à des tisserands, qui la faisait souvent filer à l'intérieur de leur foyer par leur femme et leurs enfants, ce qui pouvait se faire à tout moment libre et à tout endroit. Elle était ensuite utilisée sur le métier familial. Il existait aussi des fileuses indépendantes déclarées *fileuses seules* qui vendaient ensuite sur les marchés locaux ou à des colporteurs qui ramassaient pour les fabricants de Vervins, Saint-Quentin.

Il y avait donc :

- ° des tisserands ruraux indépendants qui tissaient leurs propres toiles et qui les revendaient sur les marchés locaux.

- ° des tisserands qui travaillaient pour le compte de fabricants. Ceux-ci leur fournissaient le *rôt*, le peigne et la matière première. Dans ce cas, l'artisan était payé au volume de travail réalisé. (Le *rôt* était une espèce d'échelle couchée dans le battant du métier et qui fixait la largeur de la toile. On désignait sous le nom de *rôtier* ou *roselier* l'ouvrier ou l'outil qui le fabriquait).

Dans les deux cas, le tisserand était propriétaire de son métier, qui se transmettait de génération en génération. Le métier était souvent installé dans des caves, dont l'atmosphère humide minimisait les risques de rupture du fil. Les enfants seuls intervenaient dans ce cas, leur taille leur permettant de passer aisément sous le métier. Ce dernier était monté pièce par pièce une fois pour toutes. Il était ensuite impossible de le sortir.

Signalons que vers 1934, dans la région de Saint-Quentin, plus de 1400 tisserands travaillaient encore dans leurs caves.



La *mulquinerie* ou industrie de la toile fine de Hollande (linon, batiste) fut introduite vers la fin du 16ème siècle. Elle connut une grande activité en Picardie, mais peu à peu les *mulquiniens* disparurent – fin 18ème à Caisne – et furent remplacés par des *gaziens* qui tissaient des toiles encore plus fines de laine et de soie.

Les raisons de cette évolution sont complexes et diverses :

L'introduction du coton vers 1760 - coton d'Amérique ou filé d'Angleterre - causa un vif préjudice aux draperies légères de lin. Les dames de la cour de Louis XVI et la reine elle-même leur préférèrent les tulles encore plus fins. Début 1786, les sous-intendants dirent l'état languissant des ateliers urbains et ruraux, sans équivalent depuis plus de cinquante ans.

La création dans le village voisin de Cuts par un certain Louis-Noël QUEHU, vers 1780, d'une entreprise de filage et tissage de coton : la toile, semblable à celle de Rouen, nommée *toile de coton de Noyon*, comportait une chaîne en fil de lin, une trame en fil de coton. Elle était très recherchée, comme en témoigne aussi l'existence dans le village de Chiry-Ourscamp d'une importante usine de filature et tissage de coton, qui employa jusque 600 ouvriers (Le prince président Louis Napoléon la visita le 13 juillet 1850).

Enfin la nécessité de développer les cultures de légumes autour de Noyon déplacèrent les champs de chanvre vers le sud de la rivière Oise, au détriment des cultures de lin.

Les tables de recensement de Caisne du 19ème siècle sont révélatrices de cette désaffection. On ne parle plus de *mulquiniens* mais de *tisseurs*. Il est aussi mentionné un tisserand, sans que l'on puisse savoir s'il existait une différence avec le tisseur. On voit apparaître une nouvelle activité : celle de la broserie.

Nous mentionnons, à titre d'illustration les activités étrangères au textile, car il y avait dans le village tout ce qu'il fallait pour vivre en «autarcie» : meuniers, boulanger, couturières, tailleur d'habits, maçons, couvreurs, charcutier, perruquier, lingère, blanchisseuse, bouchers, cordonniers, arpenteur, colporteur avec balle, charron, garde-champêtre, tonneliers, menuisier, rémouleur, berger, aubergistes, garde-moulin, garde-particulier, charpentier, instituteur, tailleurs de pierres, carriers, vanniers, fabricants de balais, scieurs de long et bûcherons, plantiers (?), marchands (de peaux, dentelles, mercerie), un vannier (Jean-Louis Auguste : 46 ans), 8 scieurs de long dont un

aveugle de 38 ans, 5 fabricants de balais. Cette confection se faisait à partir des sommités de bouleaux et semble avoir été l'exclusivité d'une seule famille : les Cauchié.

Ces données proviennent du recensement de 1856 où nous avons relevé de bien jeunes tisseurs : Hilaire Marie Arthémise (12ans), Braconnier Léopold Jean-Baptiste (13 ans), Ponthus Auguste Aristide (14 ans), Lecat Léocadie (14 ans), Blondeau Pierre François (15 ans), Guérin Louise Sidonie (15 ans), Chrétien Désiré (15 ans) et une chanvrière de 14 ans, Boulnois Adelaïde Joséphine.

#### Il est ainsi dénombré :

##### En 1831 :

221 maisons

151 tisseurs

14 chanvriers

1 fabricant : Rosselle Gabriel

1 fabricant de navette : Jean Charles Guillan, né en 1786

3 cordiers : Garçon François, Plé, Quillet Rose

2 rotiers : Picard Noël, né en 1767 ; Picard Louis né en 1802

28 fileuses

##### En 1846 :

253 maisons

125 tisseurs

12 chanvriers

10 fileuses de toile

2 navetiers : Guillaume Charles ; Guérin François

##### En 1856 :

222 maisons

141 tisseurs

10 chanvriers

1 navetier et tisseur : Guérin François

1 fileuse : Duponcelle Marie-Louise (82 ans)

##### En 1866 :

205 maisons

50 tisseurs

14 chanvriers

3 marchands de tissus (Crauët, Goudin, Colnet)

On note l'apparition de la broserie.

##### En 1872 :

202 maisons

21 tisseurs

##### En 1886 :

161 maisons

Il ne reste plus qu'un tisserand, Braconnier Jean- Baptiste, âgé de 71 ans.

Existence de 19 ouvriers en broserie.



La culture du chanvre et du lin ayant pratiquement disparu dans le secteur géographique étudié, nous avons pensé qu'il était bon de rappeler ce qu'étaient ces plantes et ce à quoi elles étaient destinées.

### Le chanvre :

Du latin *cannabis*, *chêneve* en ancien français. Il est à l'origine de noms de villages comme Quennevières, Chênevières (champ de chanvre). Originaire de l'Asie Centrale, il est utilisé depuis plus de 6000 ans. Il est de la famille des cannabinacées à graines oléagineuses et à fibres corticales.

On distingue :

- le *cannabis indica* ou chanvre indien cultivé pour ses inflorescences qui contiennent des *cannabinoides*. Leur principe actif, la cannabine donne au haschich aux propriétés stupéfiantes.

- le *cannabis sativa*, le plus cultivé, n'en contient pas. C'est une plante à racine pivotante, à tige élevée (jusqu'à 5 ou 6 m de haut). Les fleurs sont dioïques, apétales : les fleurs mâles sont disposées en grappes sur des pieds plus grêles et les fleurs femelles sont disposées en épis à l'aisselle des feuilles. Le fruit est un akène sans albumine à embryon charnu (chênevis).

Les variétés cultivées en France sont les suivantes :

- le chanvre monoïque ou commun cultivé pour sa filasse : 2 à 2,5 m de haut.

- le chanvre de Chine donnant une belle filasse : atteignant 5 à 6 m de haut et nécessitant beaucoup de fertilisants et de chaleur.

- le chanvre indien de 0,5 à 1 m

- le chanvre de Piémont ou de Bologne et ses dérivés : fils et petit-fils de Piémont, de 3 à 4 m de haut.

La variété cultivée sur la rive gauche de l'Oise était le chanvre commun. Il s'effectuait en grande culture, car le rendement y est supérieur. Les petits tenanciers se contentaient de petits lopins

proches de la maison qu'ils fumaient abondamment : fumure animale (bovins, ovins, volailles, pigeons) et même humaine. Cette opération se faisait en hiver lors des labours. Le semis était effectué fin avril-début mai, dès que les gelées ne sont plus à craindre. Le chanvre craint la sécheresse et croît bien sous les climats humides. Il aime les sols riches et est très exigeant en fumure. Il nécessite un labour profond à l'automne. Au printemps il faut herser et bien émietter la surface de la terre.

Selon que l'on veut obtenir de la filasse grossière (corde) ou fine (toile), la quantité de semence varie du simple au double (180 à 350 l/ha). Le semis se fait à la volée et il est bon de faire surveiller les semis par les enfants car les oiseaux sont très friands de ces graines. Le développement est très rapide, car le chanvre assimile l'azote et le potassium les deux premiers mois de sa croissance. Il ne réclame pas de soins d'entretien, tant la végétation touffue ombre bien le sol. En général deux binages après la levée des graines sont suffisants.

La récolte des pieds a lieu fin août, mi-septembre et jusqu'en octobre. Les pieds sont étendus à terre et liés aussitôt après. Ils sont ensuite laissés à sécher à l'air libre. Au bout de 10 à 15 jours le chanvre est battu au fléau ou égrainé. Restent les tiges. On les réunit de nouveau par grosses bottes qu'on engrange. En hiver elles subissent les opérations de rouissage, broyage et teillage, avant d'être filées et tissées. Leur but est de détruire les ciments pectiques dans lesquels sont noyées les faisceaux de fibres.

Le rouissage s'effectue à l'eau courante, à l'eau dormante (étang, mare, trou d'eau) ou sur pré (action de la rosée). La graine ou *chênevis* donne une huile siccatrice pour l'éclairage et son résidu un tourteau utilisé comme engrais ou comme amorce par les pêcheurs (pain de chênevis). Le

chênevis sert également de nourriture aux oiseaux et une partie est gardée pour l'ensemencement.

La production des tiges était dirigée vers la papeterie fine ou la filature.

La partie textile et para-textile de la fibre se développe après un affinage.

La filasse grossière servait à faire des cordages à l'usage de la marine et de l'agriculture. Elle était achetée par des fabricants de corde établis dans la région. Elle pouvait être utilisée par des artisans locaux, les cordiers. En 1831, trois cordiers étaient recensés à Caines.

La filasse la plus fine servait à faire des toiles, seule ou filée avec de la soie, du lin des poils de chameau ou de chèvre. Ces toiles étaient utilisées dans la confection de voiles pour la marine, de draps, de solides vêtements de travail.

La partie ligneuse - *chênevotte* - était destinée à la litière d'animaux. De nos jours elle sert à la fabrication de panneaux de particules.

La culture du chanvre est en nette régression. Elle s'est poursuivie jusqu'à la première moitié du 19ème siècle. Elle déclina par suite de la concurrence des textiles et oléagineux d'outremer (coton, jute, sisal, arachide, etc.). La disparition de la marine à voile renforça ce déclin.

Quelques maladies ou pollutions attribuées au travail du chanvre :

On rapporte des cas de hernies sur des ouvriers cultivant le chanvre et préparant la filasse. Si les lieux de rouissage du chanvre sont trop rapprochés des habitations, ils sont accusés de provoquer une fièvre muqueuse ou putride parfois mortelle. De même les émanations de chanvre auraient une action néfaste sur le lait des nourrices : les enfants à la mamelle seraient atteints d'une dysenterie les menant à la mort en quelques jours.





L'un des étangs de Caisne



Un trou d'eau



## Le lin

Le lin est une plante herbacée de la famille des linacées, plantes dicotylédones. Il en existe près d'une centaine de variétés et on les classe en textiles, oléagineux ou mixtes :

° le lin commun est cultivé pour sa graine : 0,3 à 0,8 m de haut, ou pour sa fibre. Ce dernier atteint 1 m et plus.

° le lin textile.

Cette plante exige un climat doux et brumeux, un sol argilo-sableux. Le climat du nord de la France lui convient parfaitement, et on en trouvait partout en Picardie, en Lorraine, en Ile-de-France, dans le Nord et même en Normandie. En France, le semis s'effectue fin mars-début avril. Il n'y a pas de travaux d'entretien. La récolte a lieu environ 100 jours après pour les lins textiles, 150 jours après pour les oléagineux.

On retrouve les mêmes opérations que pour le chanvre. Après arrachage, la plante est étalée sur le sol pour le rouissage. Sous l'action conjuguée de la chaleur et de l'humidité, des bactéries se développent et détruisent les ciments pectiques de la tige. On lie en rouleaux ou en bottes d'environ 5 kg, puis en balles parallépipédiques. La paille était stockée sous hangar pour les opérations ultérieures qui se devaient se faire durant la mauvaise saison.

Le *teillage* consiste à séparer les filasses avec une teilleuse qui broie la partie boisée de la paille, la bat et la sépare de la filasse. On obtient :

° Le lin teillé utilisé en filature (ameublement, linge de maison, vêtements d'usage).

° l'étope dirigée aussi vers la filature, la fabrication de ficelles, la papeterie.

° les paillettes données en aliments pour le bétail.

° les débris et poussières, servant d'engrais organiques.

La graine provenant du lin textile mais surtout du lin oléagineux servait à différents usages :

° en médecine, la farine de lin entre dans la composition des cataplasmes émollients.

° l'huile siccative de lin sert à fabriquer des peintures, des vernis, des encres d'imprimerie.

° les résidus de tourteaux sont donnés en aliments pour le bétail.

Comme on peut le voir, nos ancêtres chanvriers et liniers étaient fort occupés, les productions de chanvre et de lin étant très gourmandes en main d'œuvre de tous âges.

## **ET SI NOUS PARLIONS ENFIN DES LECUREUILLE, LECUREUX, LECURU ?**

Le plus ancien auquel on puisse remonter est Pierre L'Escuru, dit Desmaret, époux de Magdeleine Lefèvre. Son acte de décès -13.12.1681- ne mentionne pas son âge et ne permet pas de connaître son année de naissance. Il n'est pas indiqué de profession car les actes sont très succincts.

Sa descendance se présente comme suit :

° Jean 0 ?

X 23.11.1677 à Marie SOMON 0 1655

+ 28.10.1719 à 64 ans

+ ?

° Pierre 0 1654

X 23.2.1683 à Suzanne le SUR + 2.11.1724 à 70 ans.

° Jacques 0 ?

X 25.11.1692 à Marie DES-JARDINS

+ ?

Les registres paroissiaux de Caines, bien que commençant en 1599, présentent de nombreuses lacunes : 1601 à 1672 ; 1696 à 1702 ; 1705 à 1708 ; 1710 à 1717. La commune a été sinistrée en 1914 et l'état civil n'existe plus entre 1803 et 1870. Certaines dates sont approximatives - celles des naissances surtout, qui ont été calculées à partir de la date du décès et de l'âge déclaré par les témoins lors du décès.

Nous nous limitons à la descendance de Pierre Lecureuille et de Suzanne le Sur.

<u>PERE</u>	Pierre Lecureuille dit <i>Desmaret</i> ° vers 1654 + 2.11.1724	X	Suzanne le Sur	23.2.1683
-----				
	Pierre Pierre-Léon François Charles Marie <i>Desmaret</i> Charles	Antoinette Marie Françoise Marguerite		
	<i>mulquinier sabotier</i>	<i>chanvrier</i>		
	4.2.1686	1687 14.11.1690 1693 1698	1699	4.9.1703
	X ?	X ? X ? X ? X ?	X 12.2.1720	X ?
	Marguerite Marie-Louise Labbé Coufourier <i>sage-femme</i>	Marguerite Jean Odin Lefèvre <i>fille de mulquinier</i>	Pierre Hybaut <i>mulquinier</i>	
<u>1er FILS</u>	Pierre dit <i>des marais</i> <i>mulquinier</i>	X	Marguerite Labbé <i>sage-femme ordinaire</i>	
-----				
	Marguerite Louis Pierre Marie Jacques Marie Marie Jean François Joseph Marguerite Catherine Joseph			
	dit <i>Desmarest</i> <i>mulquinier</i>			<i>mulquinier</i>
	1713 1715 7.1718 2.1720 7.1722 3.1724 3.1725 4.1730			
	X. 7.1736 X 1.1740 X 11.1743 X 7.1745			X. 11.1752
	Jacques Marie-Anne Louis Marguerite Le Coq Coufourier Coufourier Crouet			Elisabeth Le Sur
	<i>mulquinier fille de mulquinier</i>			



Remarques :

Le 4.2.1720, le prêtre enregistra la naissance de Marie Marguerite Lécureuille, fille de Pierre des Marais et de Marguerite Labbé.

Heureusement que la mère fut citée dans l'acte ! Le surnom de Desmaret fut tellement vivace que, le 18. 12.1844, en mairie de Gilocourt, lors de l'enregistrement de la naissance de mon arrière grand-mère Euphrosie Stéphanie Lécuru, son père a encore été inscrit à l'état civil sous le patronyme de Desmaret, sept générations après !

Tenace, le secrétaire de la mairie de ce village déclara les quatre premiers nés de la nichée sous le patronyme de Lécuru, les trois suivants furent des Lécureux et le dernier un Lécuru. Ce surnom semble être l'exclusivité de la branche de Pierre &

Suzanne le Sur et transmis à l'aîné des fils. Pourquoi ? S'agit-il là d'une localisation géographique ?

Conclusions :

La branche du 4ème fils, Charles, est une illustration parfaite d'un circuit autonome d'artisanat textile et d'une lente progression sociale. Il est en effet déclaré successivement manouvrier, chanvrier, mulquinier et enfin marchand de chanvre.

Toutes les familles apparentées aux LECUREUILLE : les LABBE, COUFOURIER, LEFEVRE, TRICOT, HAPPE étaient elles aussi des familles vivant de la culture du chanvre, de tissage et cela sur plusieurs générations. Puis en 1776, est cité un Antoine COUFOURIER marchand de toile. Quand s'éteignirent Louis François LECURU

(26 nivose An 8) et Charles LECURU (24 frimaire An 9), ils étaient encore déclarés respectivement mulquinier et chanvrier.

\* \*

SOURCES, BIBLIOGRAPHIE

° Archives Départementales de l'Oise, annexe de Senlis pour l'état civil et les recensements.

° Louis GRAVES : *Précis statistique des cantons de Lassigny et de Noyon*, 1834, rééd. Res Universis 1991.

° Jean François LEBLOND et Yvan BROHARD : *Vie et traditions populaires en région Picardie*, Horvath 1989.

° Roger AGACHE, Pierre DEYON, André FIETTE, Robert FOSSIER, Paul GERBOD, Jacques GODARD : *Histoire de la Picardie*, édition Privat, Toulouse, 1988.

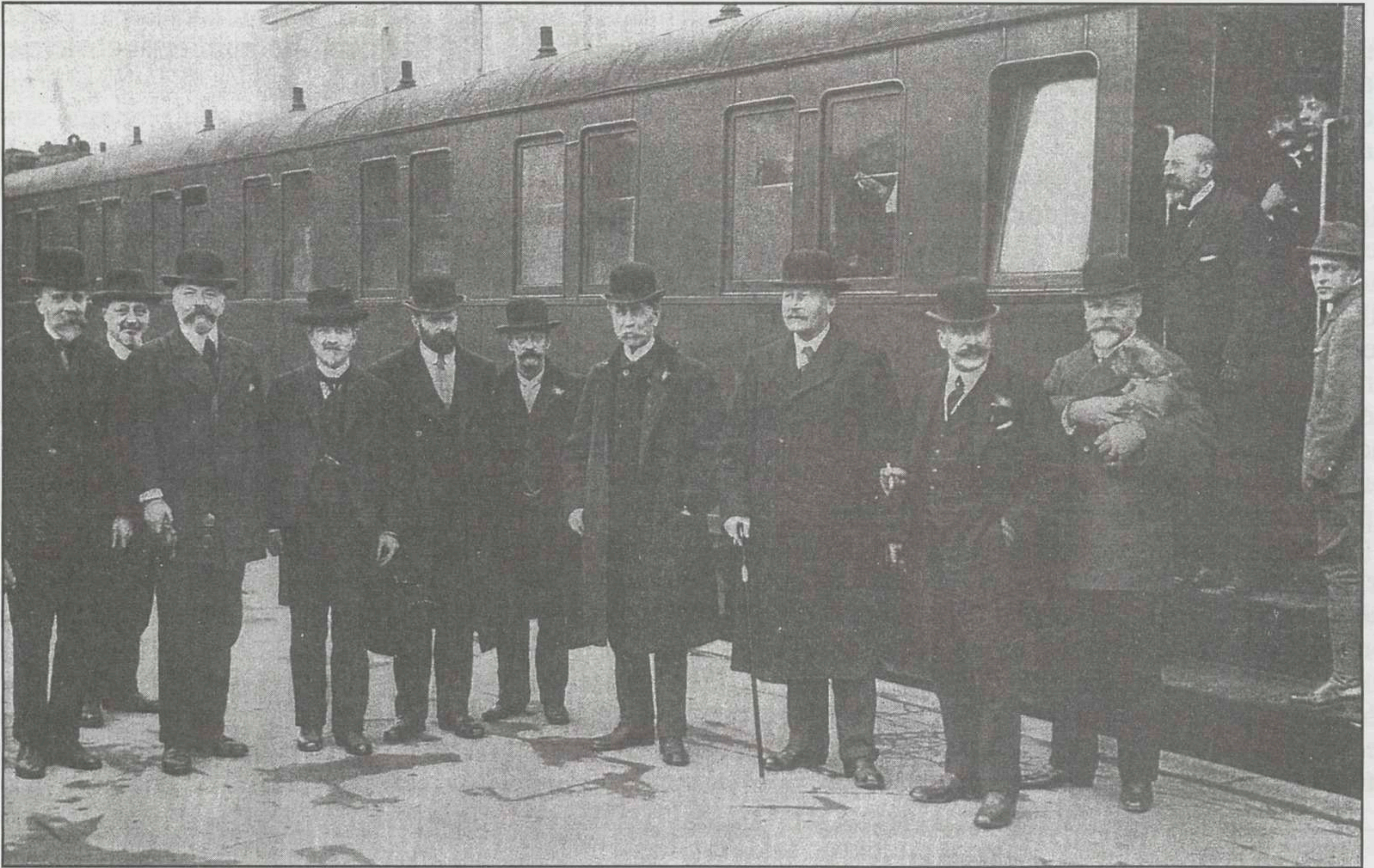
° Didier TERRIER, *Les deux âges de la proto-industrialisation : les tisserands à domiciles dans les villages du Cambrésis et du Saint-Quentinois, 1720 - 1880*, Paris, E.H.E.S.S., 1996

*Nous tenons à remercier la famille Salvage-Meury de Bellefontaine de nous avoir permis la visite de leur maison et de nous avoir réservé le meilleur accueil.*

*Christiane FAGOT, été 2001*

<u>4ème FILS</u> Charles X Marguerite ODIM, fille de Louis O, <i>mulquinier, marchand de chanvre</i>						
Charles	Jean-Louis	Pierre-Fabien	Joseph	Marie-	Marguerite	
<i>chanvrier</i>	<i>clerc-séculier</i>	<i>manouvrier</i>				
<i>et mulquinier</i>						
°2.4.1718	°10.7.1723	°18.1.1727	°23.3.1730	°4.6.1732		
X 11.1745	X.2.1748	X 1.1758	X ?	X 7.1755		
Geneviève	Catherine	Marie-Barbe		Claude		
Coufourier	Saint-Caux	Fourdrin		Happe		
fille d'Antoine	fille de			<i>mulquinier</i>		
<i>mulquinier</i>	<i>laboureur</i>					
<u>PETIT-FILS</u> Louis Francois X Marie Anne Coufourier fils de <i>mulquinier</i> , <i>mulquinier &amp; cabaretier</i> fille d'Antoine, <i>mulquinier</i>						
Louis	Marie	Marie	Marie	Charles	Marie	Victor
Lucien	Madeleine	Catherine			Anne	
dit <i>Desmaret</i>						
<i>receveur</i>						
<i>des vingtièmes</i>						
<i>&amp; mulquinier</i>						
10.1743	10.1745	8.1747	8.1748	1.2.1752	1.1755	3.1757
X ?	X 1.1776	X11.1747	+ ?	+ 3.1758	+ 1.1755	+ 3.57
Marie-Jeanne	Jean	Antoine				
Tricot	Escudier	Langlois				
fille d'Antoine	<i>aubergiste</i>	<i>mulquinier</i>				
<i>chaircutier</i>						
<i>et marchand</i>						
<i>de chanvre</i>						





**Ernest Noël, sénateur-maire de Noyon (à gauche de la photo), de retour de déportation en Allemagne, avec huit autres otages en gare de Joigny, en janvier 1916**



**NOYON — Mr Noël Sénateur et Mr Butin Député Quitant l'Hôtel de Ville  
R. Gautier, photo. Compiègne Téléph: 309**

**Visite du député Octave Butin à Noyon (Coll. SHASN)**